

Chapitre 4. Sartre dans la « drôle de guerre » : réactivation des dispositions scolastiques et début de conversion socio-politique

Frédéric Lebaron

« Ce qui a fait éclater tout ça, c'est qu'un jour de septembre 1939, j'ai reçu une feuille de mobilisation et j'ai été obligé d'aller à la caserne de Nancy rejoindre des gars que je ne connaissais pas et qui étaient mobilisés comme moi. C'est ça qui a fait entrer le social dans ma tête : j'ai compris soudain que j'étais un être social quand je me suis vu arraché de l'endroit où j'étais, enlevé aux gens qui comptaient pour moi et emmené en train quelque part où je n'avais aucune envie d'aller, avec des gars qui n'en avaient pas plus envie que moi, qui étaient encore en civil comme moi et qui se demandaient autant que moi comment on en était arrivé là. Ces gars, quand je les croisais dans la caserne où je tournais en rond ne sachant qu'y faire, je leur voyais, avec toutes leurs différences, une dimension commune qui était aussi la mienne : ce n'était plus de simples personnes comme celles que je rencontrais dans mon lycée quelques mois plus tôt, quand je ne doutais pas encore que, elles comme moi, nous étions des individus sociaux. Jusque-là, je me croyais souverain et il a fallu que je rencontre par la mobilisation la négation de ma propre liberté pour que je prenne conscience du poids du monde et de mes liens avec tous les autres et de tous les autres avec moi » (Jean-Paul Sartre, « Autoportrait à soixante-dix ans », *Situations X*, Paris, Gallimard, 1976, p. 179-180).

« Sur les carnets en moleskine où il notait sa vie au jour le jour, ainsi qu'un tas de réflexions sur lui-même et sur son passé, il ébauchait une philosophie ; il m'en exposa les grandes lignes, un soir où nous rodions du côté de la gare du Nord ; les rues étaient noires et humides et j'eus une impression d'irréparable désolation ; j'avais trop souhaité l'absolu et souffert de son absence pour ne pas reconnaître en moi cet inutile projet vers l'être que décrit *L'Être et le Néant* ; mais quelle triste duperie, cette recherche indéfiniment vaine, indéfiniment recommencée où se consume l'existence ! Les jours suivants, nous discutâmes certains problèmes particuliers et surtout le rapport de la situation et de la liberté. Je soutenais que, du point de vue de la liberté, telle que Sartre la définissait – non pas résignation stoïcienne mais dépassement actif du donné- les situations ne sont pas équivalentes : quel dépassement est possible à la femme enfermée dans un harem ? Même cette claustration, il y a différentes manières de la vivre, me disait Sartre. Je m'obstinaï longtemps et je ne cédaï que du bout des lèvres. » (Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge II*, Paris, Gallimard, 1960, p. 498).

« Les bourgeois sont officiers. Les paysans et beaucoup d'ouvriers sont soldats. Moi, je ne suis ni l'un ni l'autre. En marge, en guerre comme en paix. Plus près du bourgeois cependant. La guerre ne détruit pas les classes. Elle les renforcerait plutôt » (Jean-Paul Sartre, *Carnets de la drôle de guerre*, Paris, Gallimard, 1983, p.102).

Comme Simone de Beauvoir le raconte dans *La force de l'âge*, c'est en février 1940, après six mois de drôle de guerre, que Sartre semble s'être décidé à « faire

de la politique » à la fin de la guerre¹. C'est du moins ce qu'elle mentionne au fil de son journal, après leurs retrouvailles à l'occasion de la première permission de l'écrivain pendant sa mobilisation. Sartre rappelle aussi, dans ses entretiens de 1974 avec le « Castor »², que, dès les premiers mois de la drôle de guerre, il a entrepris à travers ces carnets où il écrit librement au jour le jour une reconstruction philosophique ambitieuse fondée sur ses anciennes lectures de Heidegger, dans une perspective d'abord morale puis métaphysique. Ce projet deviendra, dès juillet 1940, celui d'un livre intitulé *L'Être et le Néant*, qui constitue la matrice de la philosophie sartrienne de l'après-guerre en même temps qu'un texte marqué par sa faible inscription dans tout cadre préétabli. Si la deuxième guerre mondiale est habituellement considérée comme un moment de rupture dans la trajectoire de Sartre, en premier lieu parce qu'il l'a lui-même mis en récit à de nombreuses reprises³, cet épisode initial de la « drôle de guerre » est cependant assez peu présent. Il est rarement étudié et analysé en tant que moment crucial, voire en tant que clé sociologique, de sa trajectoire : il s'agit en fait du moment de cristallisation de ses dispositions qui l'a conduit quelques années plus tard à exercer un magistère sur le monde intellectuel français au sortir de la deuxième guerre mondiale⁴. « Intellectuel empêché », en tout cas « bridé » et « contraint » par sa situation de soldat mobilisé, Sartre l'est sans aucun doute durant cette période⁵. Mais il est aussi plongé dans une condition nouvelle, marqué par un ensemble de contraintes, qui lui permet de réactiver certaines dispositions issues de sa trajectoire scolaire, qui vont contribuer à sa position singulière⁶.

¹ S. de Beauvoir, *La force de l'âge*, Paris, Gallimard, 1960.

² S. de Beauvoir, *La cérémonie des adieux*, Entretiens avec Jean-Paul Sartre août-septembre 1974, Paris, Gallimard, 1981.

³ Par exemple, John Gérassi, *Entretiens avec Sartre*, Paris, Grasset, 2009, p. 192-193. On consultera également : J.-F. Sirinelli, « Le jeune Sartre ou la non-tentation de l'Histoire », *Les Temps modernes*, 46^{ème} année, octobre-décembre 1990, n° 531-533, vol. 2, p. 1039-1055.

⁴ Ces analyses doivent beaucoup à l'ouvrage fondamental d'Anna Boschetti, *Sartre et les Temps modernes*, Paris, Minuit, 1985, qui se concentre sur l'après-guerre et utilise les Carnets comme matériau sociologique permettant de fonder l'analyse de la domination de Sartre sur le champ intellectuel français après 1945. Nous devons également beaucoup aux travaux de Gisèle Sapiro sur les écrivains français sous l'occupation et à ceux de Louis Pinto sur le champ philosophique français.

⁵ Cf. le résumé particulièrement net qu'il fait de la rupture biographique que constitue la mobilisation dans l'entretien avec Michel Contat de 1975, intitulé « autoportrait à 70 ans », cité en exergue.

⁶ Je remercie Nicolas Mariot de m'avoir incité à développer les éléments de mon commentaire de son habilitation à diriger des recherches, devenues l'ouvrage *Tous unis dans les tranchées ?* Il est frappant de retrouver 25 ans après, dans un tout autre contexte militaire et politique,

Le matériau biographique sartrien étant très abondant, la seule lecture approfondie de divers textes publiés (ce qui reste des *Carnets de la drôle de guerre*, soit 6 sur 15, environ 650 pages de la collection NRF, les *Lettres au Castor* –et les *Lettres à Sartre* qui leur correspondent-, les entretiens des années 1970 avec le Castor, Michel Contat, John Gérassi, en particulier) permet de reconstituer les « faits » les plus saillants; mais l'abondance encore plus grande des analyses réflexives produites par Sartre et ses proches sur ces mêmes faits conduit à traiter d'un matériau saturé de ces nombreuses interprétations, souvent résumées à quelques formules (comme cette « découverte du collectif » ou de « l'histoire » qui l'aurait fait basculé d'un anarchisme individualiste à une conscience politique et collective aiguë). On doit alors intégrer les « auto-analyses » (en premier lieu, bien sûr, celles contenues dans ce qui reste des *Carnets*), le « point de vue » particulier qui les sous-tend, à l'étude du moment « drôle de guerre » et de « ce qu'il fait à l'intellectuel Sartre ».

C'est sur l'hypothèse exploratoire d'une réactivation des dispositions scolaires et scolastiques combinée à un début de conversion socio-politique que nous nous pencherons brièvement dans ce chapitre. Pour comprendre le processus à l'œuvre, il convient en effet d'abord de déterminer précisément le système des contraintes nouvelles qui modifie les conditions d'existence de Sartre durant cette période (section 1), puis de montrer comment Sartre en tire profit pour opérer sur lui-même un travail qui réactive pleinement son habitus d'ancien khâgneux et normalien-agrégé philosophe (2). La clé du succès de l'opération tient au fait que Sartre parvient simultanément à « ouvrir » cet habitus sur un autre univers que celui constitué par son environnement antérieur, et entreprendre de lier ses dispositions scolastiques à l'histoire politique et sociale, ce qui constituera la marque de sa trajectoire future (3).

Encadré. Les Carnets dans la sartrologie : une relative absence

Simone de Beauvoir, première « biographe » de Sartre, évoque dans son propre *Journal* sa lecture (« avec passion ») des « carnets » de Sartre lors de sa venue début novembre 1939 à Brumath, qu'elle reprend dans *La force de l'âge II*, p. 479 ; elle reproduit aussi un peu plus loin une lettre de Paul Nizan reçue par Sartre en décembre. C'est la dernière lettre de Nizan à son « petit camarade », où l'on décèle une pointe de jalousie, le service météorologique laissant plus de temps pour ce travail de rédaction que « les pionniers » parmi lesquels Nizan est mobilisé (p. 489).

les mêmes thématiques que celles mises au jour par N.Mariot : idéalisation du combat (contre le nazisme), difficulté de la promiscuité physique, mise en tension des rapports avec les différentes catégories sociales, notamment les catégories populaires, etc.

Annie Cohen-Solal leur consacre un chapitre, qui n'est certainement pas le plus approfondi de sa biographie de Sartre, notamment s'agissant des rapports entre Sartre et ses « acolytes »⁷. Francis Jeanson, autre biographe « quasi-officiel », ne consacre qu'une toute petite page de son ouvrage *Sartre dans sa vie* (Seuil, 1974) à la drôle de guerre, dans laquelle il insiste essentiellement sur les permissions et ne cite que Simone de Beauvoir, sans doute faute d'accès aux *Carnets* alors considérés comme disparus. John Gérassi semble très peu préoccupé de ce moment-clé de la trajectoire politique de Sartre qu'il décrit par ailleurs très en détail, avant (notamment sur la guerre d'Espagne) et après la guerre. Dans leurs entretiens de 1974, publiés après *La cérémonie des adieux*, Sartre et Beauvoir évoquent plus longuement la période de captivité que celle de la drôle de guerre. Ce relatif silence autobiographique et biographique s'explique bien sûr en grande partie par la disparition puis la publication posthume seulement partielle des *Carnets*. Seuls des travaux relativement plus récents, faisant suite à leur publication, ont commencé à compenser le relatif silence à leur propos⁸.

Les *Carnets de la drôle de guerre*, comme cela a été écrit⁹, sont un texte d'une grande richesse : polyphonique, émouvant, drôle, souvent surprenant par la vigueur, la pertinence, le cocasse de ses formulations. Ils contiennent en effet un compte-rendu à la fois détaillé et réflexif de sa vie présente et passée (un « journal », genre que Sartre abhorrait avant-guerre), les principales ébauches de ce qui deviendra *L'Être et le Néant* à partir de juillet 1940, et de très nombreuses analyses de toutes sortes (« réflexives », « psychologiques », « sociologiques », « historiques », « littéraires »...). Ce sont une partie de ces analyses qui seront ensuite regroupées sous le label d'« existentialisme », et reprises, sous diverses formes, dans l'après-guerre, y compris dans *La critique de la raison dialectique* publiée au début des années 1960 (s'agissant d'analyses historiques, de plus en plus présentes au fil du temps et par la suite, dans les pratiques de lecteur de l'écrivain). En revanche, la période de captivité, puis celle de l'occupation, qui lui succèdent, ont fait l'objet de commentaires plus abondants, alors qu'ils sont globalement moins documentés et que les œuvres qu'ils ont vu naître soit prolongent les analyses des *Carnets* (*L'Être et le néant*, la trilogie des « chemins de la liberté »), soit n'en ont pas le caractère inventif et spontané¹⁰.

Un nouveau système de contraintes

La « drôle de guerre » est une séquence relativement courte de la trajectoire de Sartre, que l'on peut dater et « disséquer » assez précisément, puisqu'elle commence début septembre 1939 avec la mobilisation de Sartre dans une petite unité de soldats spécialistes de la météorologie¹¹, et s'achève avec la captivité le 21 juin 1940, jour de son 35^{ème} anniversaire.

⁷ A.Cohen-Solal, *Sartre. 1905-1980*, Paris, Gallimard, 1985.

⁸ Par exemple les travaux d'Alain Buisine, comme : A.Buisine, « Une étrange machine textuelle », *Les Temps modernes*, 46^{ème} année, octobre-décembre 1990, n° 531-533, vol. 2, p. 686-702. L'auteur y incite sur le caractère gratuit et auto-analytique des *Carnets*, qui explique leur polyphonie et leur richesse. Voir également les analyses de Jean-François Louette, notamment la préface à l'édition des *Ecrits autobiographiques* dans la collection La Pléiade, Paris, Gallimard, 2010.

⁹ Voir Alain Buisine, art. cit.

¹⁰ Cf. Sartre par lui-même, J.Gérassi, op. cit.

¹¹ Il y avait fait son service militaire dix ans plus tôt, après avoir reçu une instruction de l'officier Raymond Aron à Saint-Cyr.

Sartre en septembre 1939 : une consécration en cours

C'est un jeune écrivain et philosophe très prometteur, déjà partiellement consacré, qui est mobilisé en septembre 1939. Il vient de publier en 1938 (à 33 ans donc) un roman, *La nausée*, chez Gallimard, et s'apprête à publier un recueil de nouvelles qui sera intitulé *Le mur* (reprenant le titre de l'une de ces nouvelles déjà publiée dans la NRF). Il a déjà également publié un petit ouvrage philosophique (*L'imagination* en 1936) et il est ainsi devenu un « auteur de la NRF », catégorie prestigieuse d'écrivain.

Le personnage public « Sartre » émerge donc, en 1939, comme « écrivain Gallimard » avec tous ses attributs ; il vit d'ailleurs à juste titre cette publication comme une première et décisive consécration, alors que son projet littéraire est déjà très ancien¹², et qu'il a déjà subi de nombreuses crises et échecs¹³. Au moment où il est mobilisé, Sartre est en train d'écrire ce qui deviendra *L'âge de raison*, son deuxième roman donc¹⁴.

Normalien agrégé, professeur de philosophie au lycée Pasteur de Neuilly (après avoir enchaîné des postes au Havre, où il écrit *La nausée*, puis à Laon), il est aussi sur le point de publier un ouvrage philosophique intitulé *L'imaginaire*, qui paraîtra également chez Gallimard en 1940. Cette publication aura d'ailleurs, semble-t-il, pour effet de rendre problématique la soutenance d'une thèse sur ce même sujet, et d'éloigner ainsi la perspective d'un recrutement universitaire, brièvement évoquée en 1940¹⁵. Sartre restera ainsi aux marges extérieures du champ académique, ne serait-ce que parce qu'il est en contact étroit avec certains universitaires, en premier lieu Jean Wahl (et toujours avec l'ombre d'Aron, son camarade de l'ENS qui navigue déjà avec aisance dans les sphères académiques). Après la guerre, il déclinera des pressions amicales le poussant vers le Collège de France¹⁶.

Enfin, Sartre est bien sûr le compagnon de Simone de Beauvoir, professeur agrégée de philosophie, depuis 1929, et travaille étroitement à ses côtés : ils se lisent et se commentent mutuellement. Il partage aussi avec elle, surtout depuis qu'il est en poste à Neuilly, un mode de vie que l'on pourrait qualifier à la fois de

¹² *Les mots* en feront un projet né dans l'enfance.

¹³ C'est aussi le cas de Simone de Beauvoir qui n'est pas encore publiée à cette même date – mais elle est aussi de trois ans plus jeune que Sartre.

¹⁴ Il a écrit de nombreux textes de jeunesse non publiés de son vivant, ou publiés dans des supports marginaux, dont un certain nombre ont été publiés de façon posthume. Voir J.-P. Sartre, *Ecrits autobiographiques*, op. cit.

¹⁵ Il envisage, ponctuellement dans les *Carnets*, de faire du futur *L'Être et le Néant* le matériau de cette hypothétique thèse.

¹⁶ Cf. J.-P. Sartre, « Autoportrait à 70 ans », in J.-P. Sartre, *Situations X*, op. cit.

« bourgeois » (comme le montrent leur fréquentation régulière de restaurants « haut de gamme », leur goût pour la « bonne chair » et les dépenses d'un soir) et « bohème » ou du moins « avant-gardiste » (à d'autres égards, avec la fréquentation étroite des milieux artistiques – surtout le monde du théâtre-, les sorties nocturnes arrosées, l'instabilité matrimoniale, etc.).

Le couple et le mode de vie des deux jeunes professeurs sont parmi les composantes les plus clairement anti-conformistes de leur parcours. L'un et l'autre ont scellé un pacte qui les autorise à multiplier les aventures amicales et sexuelles, mais aussi qui leur impose une communication totale et transparente sur celles-ci, avec bien sûr diverses limites. De plus, ils sont en permanence « entourés » de plusieurs personnes plus jeunes, placées sous leur dépendance intellectuelle, affective, financière et aussi parfois professionnelle (les sœurs Kozakiewicz, Jacques-Laurent Bost, leurs anciens élèves, qui se situent encore plus aux marges du champ artistique et du champ littéraire). Ces ami-e-s proches dépendent étroitement de la stratégie collective de la « famille », selon l'expression utilisée par Simone de Beauvoir. Cela conduit Sartre et Beauvoir à vivre dans des conditions économiques paradoxalement assez instables, illustrées par des difficultés récurrentes avec le fisc, une dépendance financière à la mère de Sartre, etc.

Une rupture dans l'environnement relationnel et les conditions de vie

La « drôle de guerre » se traduit pour Sartre par l'obligation brutale de partager son existence quotidienne, dans des « chambres » ou des espaces relativement étroits, changeants au gré de décisions dont la logique et le rythme lui échappent, avec des hommes mariés d'origines sociales assez diverses. Ceux-ci suscitent d'abord en lui une forme de répulsion, et contribuent au sentiment d'absurdité dans lequel il est plongé durant les premières semaines de cette période.

Ses trois compagnons directs au sein de son service de météo sont le caporal Paul, professeur de physique, Pieter, un commerçant juif, et Keller, un troisième personnage de milieu plus populaire qu'il décrit principalement dans ses lettres au « Castor » par son physique et sa fainéantise, mais qu'il objective comme « non-bourgeois » dans ses *Carnets*. S'ajoutent bien sûr, au gré des comptes-rendus dans ses correspondances ou dans ses *Carnets*, les différents représentants de groupes qu'il est amené à côtoyer: par ordre d'importance quantitative, les officiers et sous-officiers, les « secrétaires » (mais surtout son « disciple » Mistler) ; bien sûr les « soldats » proprement dits, qu'il côtoie de façon plus ponctuelle, et dont il note les conversations avec beaucoup de précisions, notamment linguistiques, et quelques notations de type

ethnographiques, et enfin les « civils », notamment les femmes qui servent dans les hôtels et les restaurants, où il passe en fait un certain temps.

On ne peut qu'être frappé, surtout dans la correspondance, par l'incertitude dans laquelle il est tenu en permanence s'agissant du front, de la durée de leur séjour, des permissions, ce qui se traduit par de nombreuses références à Kafka et à Fabrice à Waterloo. Sartre découvre aussi, au gré des changements de lieu, certains aspects de la vie rurale. Il reste perpétuellement optimiste, mais doit faire face à des changements permanents.

Les deux principales dimensions contraintes de sa nouvelle condition sont donc l'incertitude (militaire, géographique...) qui entraîne la relative précarité des lieux de séjour d'une part, et la promiscuité obligée avec des hommes inconnus d'autre part. Sartre est « empêché » de se mouvoir au-delà d'un périmètre circonscrit et doit composer avec la présence de ses « Acolytes ». Le travail de météorologiste proprement dit ne représente pas une lourde charge et la description qu'il en a faite, notamment dans un courrier à Jean Paulhan repris par Simone de Beauvoir, illustre bien la conscience aiguë que cet emploi est une « planque », qui le situe dans l'espace militaire dans une position très ambiguë, du côté de l'état-major, mais en situation clairement subalterne, du côté des petits « experts » ou « techniciens » sans grande légitimité ni importance fonctionnelle.

Pour le reste, Sartre est conduit à apprendre rapidement à pratiquer sa spécialité de sondeur et dispose d'énormément de temps « libre », puisque ces activités n'occupent qu'une faible part de ses journées. Par ailleurs, il bénéficie des conditions matérielles propres aux « spécialistes » rattachés à l'état-major. En particulier, il peut dans de nombreux cas prendre un café, manger, etc., dans des conditions « civiles » relativement bonnes, du moins tant qu'il dispose d'assez d'argent, envoyé par Simone de Beauvoir, pour cela – ce qu'il appelle « du sou ». Il parlera régulièrement d'existence bourgeoise à ce propos, et au fur et à mesure cette existence parallèle, où se recrée un relatif confort bourgeois, prendra plus de place dans ses correspondances, et dans son *Carnet*.

Contrairement à ce qu'a pu écrire Annie Cohen-Solal qui sur-interprète quelques éléments textuels ambigus des Carnets, Sartre semble en réalité s'adapter particulièrement bien à cette nouvelle condition. Qu'il souffre au début est incontestable : se retrouver avec des hommes de conditions relativement éloignées, au quotidien, de façon continue, alors qu'il s'était en quelque sorte spécialisé dans les amitiés féminines et la séduction des jeunes femmes (son « donjuanisme »), ne lui est pas particulièrement agréable. Il souligne sur ce plan de nombreux éléments relatifs au corps, celui de ses « acolytes », mais aussi le sien bien sûr (sa barbe, sa saleté, etc.). Mais très vite

son tropisme littéraire et son goût pour la psychologie interpersonnelle (ce qu'il appellera « psychanalyse existentielle » en 1943 dans *L'Être et le Néant*) convertissent ses compagnons de chambrée en spécimens intéressants, sur lesquels il exerce ses talents avec verve et férocité : c'est d'abord grâce à eux que son habitus écrivain se maintient au jour le jour.

La réactivation des dispositions scolastiques

Le temps libre dont bénéficie Sartre est occupé dans une logique familière aux élèves de classes préparatoires¹⁷ : dès qu'il peut le faire, il lit ou écrit, et pratique les registres les plus divers. Le travail d'écriture prend la forme de correspondances nombreuses et de la rédaction, qui les redouble mais prend une forme plus libre, des carnets¹⁸.

Un premier ensemble d'écrits est consacré à la narration des événements, et en particulier, aux « acolytes ». Le deuxième grand ensemble concerne l'auto-analyse, qui prend de plus en plus de place et témoigne d'un mouvement de conversion en partie contrôlé. Enfin, il continue de travailler d'arrache-pied à une double consécration littéraire (c'est l'écriture de ce qui deviendra *L'âge de raison*) et philosophique (les bases de *L'Être et le Néant* et de l'« existentialisme » de l'après-guerre).

Sartre, observateur social

Sartre exerce ses talents analytiques et littéraires non plus à propos des relations affectives et sexuelles qui l'ont beaucoup occupé jusque-là, comme en témoignent sa correspondance d'avant-guerre et celle de Simone de Beauvoir, mais en se consacrant à des descriptions « psychologiques » et « sociales », sinon « sociologiques », et assumées comme telles en tant qu'« exercices » intellectuels.

Dans sa correspondance et ses carnets, il semble consacrer d'autant plus de place aux individus qu'ils sont haut placés dans la hiérarchie sociale, et proches socialement de lui. Très conscient de l'univers social différencié qui l'entoure, il consacre de nombreuses pages à une analyse des affinités et répulsions, des

¹⁷ Cf. les analyses de Pierre Bourdieu, *La noblesse d'Etat. Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Minuit, 1989 ; Muriel Darmon, *Classes préparatoires. La fabrique d'une jeunesse dominante*, Paris, La Découverte, 2013.

¹⁸ Sartre rédige plusieurs correspondances chaque jour et son rythme est très dépendant des arrivages de courrier, principalement ceux du Castor et de Wanda, mais aussi ceux de Bianca. Cela lui permet de continuer à gérer à distance les finances et l'organisation du petit noyau de personnes gravitant autour du couple, cette maisonnée assez spéciale (« la famille »). Le modèle organisationnel va se « consolider » et se simplifier du fait des contraintes nouvelles de la guerre.

alliances et oppositions au sein des Acolytes. Tous sont « des bourgeois », sauf Keller, qui est employé dans le secteur public. Le caporal Paul est une sorte d'incarnation de son beau-père et du « scientifique » honni, mais surtout, en fait du professeur de lycée, fonctionnaire, auquel il refuse de tout son être de s'identifier ; Pieter est parisien, juif, commerçant, hyper-débrouillard et lui raconte sa vie sociale et affective tumultueuse avant son mariage (c'est un peu un « alter égo » du côté du pôle « commercial », pour lequel sa sympathie voire une certaine admiration ne vont d'ailleurs cesser de s'affirmer au fil du temps¹⁹) ; l'« éléphant de mer » (un employé provincial) est Keller, dont il décrit avec une ironie féroce les attitudes de lecteur et divers comportements de paresse, qui suscitent des réactions vives ; Mistler est une sorte d'assistant, trop dévoué et sans personnalité ; l'ouvrier Grener qu'il cherche à connaître, mais dont il décrit les comportements vulgaires, révèle son ambivalence sociale et politique d'intellectuel « de gauche » face au peuple concret ; les soldats d'origine paysanne ont un statut encore bien plus défavorable, car ils ne suscitent aucune ambivalence. Tout en bas de sa hiérarchie sociale, on trouve les paysans : le rapport très distancié de Sartre à ceux-ci est tout particulièrement visible dans son analyse de ce qu'il appelle une « enquête sociologique », qu'il confie en partie à Mistler, sur les rapports entre Alsaciens et Limousins, et qui conclut à la supériorité indéniable des premiers sur les « croquants, les derniers des hommes ».

Mais assez vite, Sartre se fait une place et « s'adapte » particulièrement bien. Il se construit un « rôle » particulier dans ce monde clos d'hommes, ouvert ponctuellement sur l'extérieur ; cela permet sans doute de comprendre qu'il va ensuite plutôt bien vivre la captivité, et même nourrir de cette expérience son penchant, de plus en plus dévorant, à l'auto-analyse.

20 janvier 1943 : « A présent c'est chose entendue : le soir on amène un litre de vin blanc, ils s'installent, je péroré et ils m'écoutent. Après quoi je mets au mur une petite pancarte que Pieter m'a préparée : « On est prié de ne pas me faire chier ». Je les terrorise atrocement comme je terrorisais ceux de Berlin. C'est curieux comme mes rapports avec les types (Ecole normale-Berlin-ici) se reproduisent identiques à travers les variations d'âges et de communautés, Mistler remplissant le rôle de Brunschvick et Paul celui de Klee. Sur ceux-ci j'ai actuellement le genre de domination que je souhaitais, qui n'est pas de l'impérialisme, mais qui me permet d'avoir une paix royale, c'est appréciable. Je suis actuellement mon maître comme dans la vie civile. J'ai eu de la chance. », J.-P. Sartre, *Lettres au Castor*, tome 2, Paris, Gallimard, p. 52-53.

¹⁹ Ils continueront d'ailleurs de se voir un peu après-guerre.

Le démon de l'auto-analyse

Les *Carnets* vont être l'occasion, la trouvaille pratique, qui permet à Sartre de développer ce qui sera une composante centrale de sa posture philosophique et littéraire, à savoir la propension assumée à l'auto-analyse, qui l'occupe durant de longues pages rétrospectives et personnelles, qu'il qualifie lui-même significativement d'« exercices ». Quelques extraits suffiront ici à convaincre le lecteur de sa capacité d'auto-analyse « psycho-sociologique », qui peut être interprété comme le moment réflexif d'un processus de conversion plus large.

« Mes trois acolytes s'ennuient. Pieter : « Mon Dieu qu'est-ce que je pourrais bien faire ? » et Keller s'est assis près de moi, les mains sur les cuisses, les coudes en l'air : « Ah ce qu'on s'emmerde ici ». Léger sentiment de supériorité parce que je ne m'ennuie pas du tout (p. 33). »

« Soyons juste : il y a une autre chose. Ils [les carnets] correspondent à une préoccupation qui m'est venue vers le mois de Juillet dernier et qui est la suivante : me traiter – non par intérêt pour moi, mais parce que je suis mon objet immédiat – successivement et simultanément par les diverses méthodes les plus récentes d'investigation : psychanalyse, psychologie phénoménologique, sociologie marxiste ou marxisante, afin de voir ce qu'on peut tirer concrètement de ces méthodes. Ceci à l'occasion de ces réelles découvertes que j'ai faites vers cette époque sur mon orgueil. L'application que j'en pourrais faire à mon être-en-guerre m'a tenté. Mais je vois que je me suis éloigné de ce projet. » (p. 75-76).

« Je fis mon service militaire avec tout le négativisme dont je suis capable. A cause de cela, il est resté la période la plus triste de ma vie. » (p. 85).

« Abandonné sur la route, comme un excrément, par ma division, mon respect humain renaît dès que je suis seul. Et mon insouciance militaire disparaît avec mon anonymat. Car je ne suis plus anonyme, je suis l'unique soldat du village. Et il me semble que le village repousse de toutes mes forces cet unique témoin de la guerre. » (p. 102).

« Ce qui m'est le plus désagréable en cette guerre, c'est l'isolement sans solitude. Comme je vois par ailleurs que c'est tout juste l'état de l'ouvrier dans une usine, je conclus que c'est chez moi une répugnance bourgeoise. Posséder une « querencia » ou désirer en posséder une pour fonder sur elle ma liberté, c'est ce qui reste en moi du sentiment bourgeois de propriété. Il me faut quelques mètres carrés pour être libre et pour être moi-même. » (p. 111).

« Je crois que je suis insupportable avec mes acolytes par impossibilité de les estimer. Sans cesse en réaction de mépris. Pédantisme moral : je crois que j'en suis un peu affligé. Je vais tâcher d'être plus aimable. Au fond, je ne leur pardonne pas d'être des bourgeois comme moi. Avec des ouvriers, j'eusse été fondant d'humilité. » (p. 112).

S'ajoutent à ces séquences d'observation et d'auto-analyse de longs retours sur son rapport à la guerre, à la politique, un moment d'auto-critique sur ses pratiques sexuelles (février 1940), qui est concomitant d'une crise dans ses relations amoureuses aboutissant à deux ruptures à distance, et plus largement à une distanciation par rapport à son mode de vie « d'avant-guerre ».

Des pratiques orientées vers une double consécration littéraire et philosophique

Durant les presque onze mois de cette « drôle de guerre », Sartre, même s'il ne destine pas ses carnets à la publication²⁰, est plus que jamais « dans le champ », ou plutôt dans les champs : la littérature et la philosophie, un troisième espace d'investissement créatif, le théâtre, étant encore à l'état de pulsion qui se réalisera pleinement durant les neuf mois de captivité²¹.

Le lecteur infatigable de la khâgne et de l'ENS est plus que jamais boulimique : il lit, surtout, beaucoup de littérature (notamment les carnets de Gide) et beaucoup d'histoire (notamment sur la Révolution française). De façon intéressante, la période est beaucoup moins nettement consacrée à des lectures philosophiques : en la matière, Sartre va plutôt inventer, en s'appuyant sur ses souvenirs de Heidegger et Husserl. Il lit, commente ses lectures dans ses courriers, analyse et transmet son expérience de lecteur: il trouve Flaubert laid, et Stendhal magnifique, partage ses enthousiasmes avec ses lectrices.

Sartre ne cesse de gérer sa stratégie éditoriale, en interaction épistolaire avec Simone de Beauvoir, qui est en « coordination stratégique » étroite. C'est l'enjeu de la publication du *Mur*, puis celle de *L'imaginaire*. C'est la question des droits d'auteur, question sensible compte tenu du « modèle économique » décrit plus haut et de la perturbation que lui fait subir la guerre. C'est la question de la thèse issue de *L'imaginaire*. Ce sont les suites de l'échec au Goncourt. Puis Sartre se porte candidat en mars 1940 pour le « prix populiste », après avoir obtenu l'accord de Simone de Beauvoir, ou plus exactement l'avoir sollicité pour confirmer son choix, comme il le dit dans ses *Carnets*. Il l'obtient d'ailleurs finalement. Plusieurs échanges avec Brice Parain témoignent de sa mobilisation très sérieuse pour entretenir son capital social éditorial, de façon tout aussi rationnelle qu'il gère ses liaisons et l'économie de la « famille ».

Mais son « travail » principal est l'écriture d'un roman, qui s'intitulera *L'âge de raison*. Ce travail nourrit de nombreux échanges avec Simone de Beauvoir dans leur correspondance quasi-quotidienne. Sartre comprend très vite qu'il est dans de très bonnes conditions pour avancer très vite et accélérer ainsi une dynamique ascensionnelle déjà bien entamée au sein du champ littéraire. Les permissions sont des moments de vérité où il discute de nouvelles écritures, et de nouvelles idées (les idées philosophiques des *Carnets*). Simone de Beauvoir n'est pas sans être surprise voire un peu déroutée par son évolution rapide, qui

²⁰ Ce point est évidemment un sujet de débat. Voir A.Buisine, art. cit.

²¹ En réalité, le théâtre est depuis longtemps une pratique et un enjeu central pour Sartre. Voir par exemple l'entretien avec Bernard Dort in *Les Temps modernes*, 46^e année, octobre-décembre 1990, n°531-533, p.872-889.

correspond bien à l'annonce d'un processus de conversion (voir citation en exergue).

Réactivation de l'habitus normalien et début de conversion socio-politique

A son travail romanesque, qui est un peu une « obligation professionnelle », Sartre ajoute très vite la rédaction de son carnet, qui devient une obsession jusqu'en mars 1940, où il le délaisse quelque peu sans doute en partie sous l'effet des réactions du Castor et d'une crise affective. De nombreuses pages de ce carnet contiennent les premières rédactions de ce qui deviendra *L'Être et le Néant*, mais leur portée va bien au-delà, faisant apparaître les différentes étapes d'un début de conversion socio-politique.

Sartre y analyse la guerre (ce qu'il appelle « être-en-guerre ») d'un point de vue à la fois philosophique et historique, et en profite donc pour faire une sorte de « bilan » personnel, d'où il ressort le sentiment croissant de la nécessité d'un engagement politique. Au-delà de l'expression d'une sorte de « mid-life crisis » un peu anticipée (selon l'analyse psychologique proposée par Annie Cohen-Solal), on peut penser que la drôle de guerre conduit Sartre à un « moment d'auto-construction » (psychologique, moral, métaphysique) finalement bienvenu pour lui, puisqu'il va lui permettre de réorganiser tout à la fois sa théorie (métaphysique), sa morale, son rapport aux autres, son « projet » créateur (un concept qui lui sera cher et sur lequel revient Pierre Bourdieu dans un article... des *Temps modernes*²²).

Il le fera sans pour autant bouleverser les paramètres fondamentaux d'un habitus de produit de l'élite scolaire française, mais plutôt en le réactivant de façon systématique et intense, tout en le liant progressivement à de nouvelles conditions externes, bien différentes de son mode de vie d'avant-guerre. La comparaison la plus expressive, à propos de ce nouveau mode de vie militaire, le rapproche d'une « turne » de l'ENS. Sartre ne pousse pas l'analogie jusqu'au bout, insiste sur les énormes différences entre les deux situations, mais tout se passe comme s'il était de retour non pas tant en classe préparatoire qu'à l'ENS, dans un milieu masculin²³, mais désormais sans rivalité intellectuelle directe avec ses condisciples, ce qui d'une certaine manière facilite encore les choses. Il excelle dans les joutes oratoires avec ses Acolytes, sans que celles-ci présentent

²² P. Bourdieu, « Champ intellectuel et projet créateur », *Les Temps modernes*, Novembre 1966, p. 865-906

²³ La période réactive en particulier certaines dispositions masculines à la rivalité verbale, qui sont une caractéristique bien connue de Sartre, voir notamment J.Cau, « Croquis de mémoire », art. cit.

d'enjeu intellectuel fort. Il se recrée un milieu voué à la création intellectuelle pure, un temps d'accumulation, de rapports virils qu'il maîtrise parfaitement, où les rapports avec le sexe féminin sont médiés par l'écriture.

On pourrait parler à certains égards de *moment ascétique*. Même si Sartre ne s'interdit pas de petit plaisir tant que ses finances (« le sou ») le lui permettent, il s'impose un rythme intellectuel assez violent, comme il le fera plus tard à plusieurs reprises, et surtout comme il l'a fait auparavant dans les lycées d'élite et à l'occasion des concours (ENS, agrégation deux années de suite). C'est pour lui un moment d'autodéfinition et d'accumulation intellectuelle, de lecture et d'écriture créatrice, presque sans limite, comme le montre la multiplication des « exercices » intellectuels et des registres discursifs des *Carnets*.

Sartre maîtrise en effet ces genres discursifs divers avec une certaine virtuosité : roman, traité -« il dira « essai »-, philosophique, commentaire d'actualité politique ou d'événement historique, lettre d'amour, interactions masculines (avec son goût pour les joutes oratoires et, plus encore, leur restitution littéraire). Il pratique au passage d'autres activités culturelles légitimes et leur restitution littéraire : le piano, et les échecs surtout vers la fin de la période²⁴.

L'ascétisme obligé en matière de relations interpersonnelles (tempéré par les correspondances) va se traduire par une réorganisation de ses relations féminines. C'est le nouveau statut, encore plus central, de sa relation avec Simone de Beauvoir (« si je vous perdais, je deviendrais fou... »). Une « crise » en février-mars 1940 le conduit même à affirmer un peu plus la notion d'*authenticité* dans sa vie et à simplifier ses relations (elle se traduit entre autres par la rupture avec Bianca). C'est le deuxième temps du processus de conversion, après le moment -plus « scolastique »- d'exercice sociologique et d'intérêt pour l'histoire²⁵ : Sartre a simplifié son mode de vie, a exercé son regard « social » et s'est plongé dans une réflexion philosophique plus nettement « contrainte » par les conditions historiques.

²⁴ Il est plutôt bon aux échecs, mais écrasé par le « champion », un bon spécialiste.

²⁵ Financièrement, l'ascétisme se traduit par une gestion de plus en plus tendue des finances de la « maisonnée ». Le prix populiste est une façon d'assurer les recettes ; les dépenses doivent être contrôlées (Sartre s'impose moins de petits pains au petit-déjeuner, etc.). Le modèle économique de la « famille » se transformera radicalement avec le succès de l'après-guerre, qui permettra à Sartre de rembourser le reste de sa dette décennale envers l'Etat et d'épancher ses dispositions économiques dispendieuses et généreuses. Voir notamment J.Cau, « Croquis de mémoire », in *Les Temps Modernes*, 46^{ème} année, octobre-décembre 1990, n° 531-533, vo l. 2, p.1107-1131.

Sur le plan du rapport explicite au collectif et à la politique, on n'observe cependant pas durant cette période de changement idéologique très net. Sartre de gauche, anarchiste, au mode de vie à la fois bourgeois et bohème, foncièrement anti-militariste, commence par détester le « socialisme » sous sa forme militaire au début de la drôle de guerre : c'est le temps du rejet de l'égalité bureaucratique et imposée. Il cherche ensuite toutefois à se rapprocher des ouvriers, et réagit de façon critique à diverses expressions de mépris de classe, y compris certaines des siennes propres. Il se passionne, à travers ses lectures nombreuses, pour l'histoire, notamment de la Révolution, et fait de la guerre et de l'historicité qu'elle manifeste un objet métaphysique et moral central. Il exprime quelques vagues velléités d'engagement politique dans ses conversations avec Simone de Beauvoir.

C'est l'action collective, notamment avec des curés, prolongement du choc initial de la drôle de guerre, qui va le rapprocher plus concrètement du marxisme, et modifier plus nettement son rapport au politique dans un sens déterminé : il se situera du côté des opprimés, du socialisme et de la liberté. Le troisième moment de conversion, plus proprement idéologique, est donc encore à venir et prendra la forme de tâtonnements politiques complexes jusqu'à l'après-guerre²⁶.

La réactivation des dispositions scolastiques a donc permis à Sartre de mener à bien plus rapidement des projets intellectuels déjà entrepris précédemment, tout en accélérant d'autres orientations récentes, en particulier l'association de la métaphysique, de la morale d'une part, de l'observation sociale et de l'histoire d'autre part.

La drôle de guerre a préparé le terrain pour une conversion socio-politique plus marquée en 1940-1941 durant la captivité, et l'épanouissement de la notion d'« engagement » qui lui fera suite et deviendra centrale au sortir de la guerre. Elle a permis à Sartre de développer son œuvre elle-même et, surtout, de solidifier et systématiser les dispositions à la poursuivre et à la faire entrer en résonance avec son époque, c'est-à-dire en premier lieu avec l'état (futur) du champ.

Conclusion

Pourquoi ce moment n'occupe-t-il pas une place plus centrale dans l'historiographie sartrienne en tant que moment de consolidation, d'actualisation et de transformation partielle d'un habitus d'écrivain-philosophe ? Sans doute d'abord parce que les analystes prennent pour argent

²⁶ Voir G.Sapiro, *La Guerre des écrivains. 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999.

comptant le thème pourtant idéaliste, développé par Sartre lui-même, de la « découverte de l'Histoire », du « collectif », par lequel il a résumé et simplifié la rupture de la guerre. Cela supposait de laisser dans l'ombre des aspects non pas inavouables, mais qui fondent la signification pratique, sociale et psychique de cette séquence de trajectoire intellectuelle: l'accumulation au jour le jour de lectures et d'écrits, la systématisation d'habitudes de travail déjà bien ancrées, combinées à une appropriation sélective du « contexte » et de l'environnement particulier constitué par une certaine expérience située de « la guerre ».

Cet épisode dit beaucoup en fait des conditions sociales de production de l'écrivain-philosophe qui va dominer le champ intellectuel de l'après-guerre, en inventant une nouvelle forme d'action intellectuelle collective (grâce à la revue *Les Temps modernes*), politisée mais indépendante, à la fois littéraire et philosophique. On peut y voir l'équivalent de ce que serait le détail au jour le jour du travail scolaire au sein des institutions d'élite que sont les lycées d'élite, khâgnes ou l'École normale supérieure, sur lequel peu de biographes se penchent en général en dépit de leur caractère formateur.

La « drôle de guerre » nous montre en effet que Sartre est parvenu à s'imposer d'abord, si l'on considère ses dispositions, par une forme d'excès relatif. « Excès » de travail, de lecture, d'analyse, mobilisation de pensée constante, adaptation intellectuelle permanente aux conditions externes, permanente fuite en avant analytique et auto-analytique, travail d'invention sous la forme d'exercices, qui lui permet de maîtriser simultanément les codes de plusieurs champs. Le normalien littéraire et philosophe « absolu » se réinvente régulièrement en remettant sur le chantier les outils par lesquels il a conquis la position qu'il occupe, sans négliger les signes de réussite (le « prix populiste ») qui lui ont longtemps fait défaut, mais sans pour autant s'installer dans une position établie une fois pour toute.

Après-guerre, comme le montre bien Anna Boschetti²⁷, il surpassera ainsi progressivement tout rival par la diversité de ses répertoires, sa force d'écriture et son inventivité discursive, sa maîtrise des contextes, l'ensemble adossé à un excellent « sens du jeu » éditorial: ce dernier se traduit par des « coups » gagnants, comme la conférence « L'existentialisme est un humanisme » ou la création collective des *Temps modernes*. Ces dispositions se nourrissent d'une combinaison d'excellence scolaire « classique » et d'anti-conformisme radical, qui le conduisent à une forme d'expérimentation humaine et intellectuelle constante.

²⁷ A.Boschetti, *Sartre et les Temps modernes*, Paris, Minuit, 1985.

